

XYZ. La revue de la nouvelle

La collectionneuse

Guy Genest



Number 104, Winter 2010

Chefs-d'oeuvre inconnus : nés de la folie, de la douleur, de la hantise, du désir

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/61312ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Genest, G. (2010). La collectionneuse. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (104), 16–29.

La collectionneuse

Guy Genest

UNE VIEILLE DAME assise sur un banc dans le parc des Champs-de-Bataille. Gervais normalement n'aurait eu aucune raison de la remarquer, et pourtant, non seulement il la remarqua, il ralentit son pas, l'observa furtivement en se donnant l'air d'admirer les vastes panoramas qu'offraient l'immense esplanade noyée de soleil, l'avenue George VI plantée de grands ormes et d'érables argentés géants, le fleuve qui se devinait derrière les boisés de feuillus, les plates-bandes et les taillis couverts de fleurs — s'il n'était, à quelques minutes de là, sorti de l'exposition des grands peintres expressionnistes et postexpressionnistes offerte à Québec par l'U.R.S.S., se serait-il montré aussi sensible au tableau de cette vieille femme nourrissant les oiseaux dans l'ombre piquée de mouvantes flaques de lumière que le feuillage d'un grand arbre distillait dans l'éblouissant après-midi d'été ? Sans doute pas. Mais c'était bel et bien du Monet — ou peut-être du Renoir, après tout il n'était pas un spécialiste — et il s'assit pour mieux en jouir.

Le contraste entre l'espace baigné d'ombre où était assise la vieille dame et la lumière excessive de l'arrière-plan était aveuglant, presque insoutenable. Pour réduire le flot de lumière qui blessait sa rétine, Gervais plissa les yeux ; l'image se mit à vibrer, comme si chacun des points colorés qui la composaient acquérait une vie qui lui était propre — cela ressemblait de plus en plus à une toile impressionniste. Quant à la figure qui constituait le centre du tableau, elle renforçait encore ce sentiment : sa toilette — longue jupe noire et chemisier de soie grège à fleurs violettes — comme sa coiffure — cheveux d'un blanc pur remontés en un délicat chignon — étaient au goût d'une autre époque, évoquaient des heures et des êtres enfuis. Les traits du visage étaient fins, les mains vives, les yeux d'un bleu presque identique à celui du ciel limpide de cet idéal après-midi d'été.

Étonnamment, il se dégageait de cette femme au crépuscule de sa vie une impression presque juvénile : rien en elle ne suggérait la lassitude ou les maux de l'âge ; au contraire, ses gestes souples, le sourire qui éclairait son visage, son regard amusé par le vorace manège des oiseaux, tout affirmait le plaisir qu'elle prenait à leur jeter des graines et à les voir voler autour d'elle — une joie qu'on associe plus volontiers à l'enfance qu'au grand âge. Gervais se sentait ému et se dit qu'il avait une chance rare d'être tombé sur ce spectacle au sortir du musée, dont en quelque sorte il prolongeait l'admirable exposition.

Mais que se passait-il tout à coup ? Qu'avait-elle ? Elle venait de porter la main à son cœur et la voilà qui s'affaissait sur le banc, luttant pour ne pas en tomber. Et les gens qui continuaient à passer sans prendre garde à elle et au malaise dont elle était la proie ! Gervais se précipita pour lui venir en aide.

Quand il parvint près d'elle, elle tentait en vain de se redresser. Elle respirait avec difficulté. Il l'aïda à se rasseoir.

— Mes graines ? s'inquiéta-t-elle.

Le sachet qu'elle gardait caché dans les plis de sa jupe lui avait échappé des mains et était tombé sous le banc ; Gervais le ramassa et le lui rendit. Elle s'en empara d'un geste un peu brusque, puis, confuse, s'excusa et le remercia. Alors seulement elle posa sur lui les deux anneaux de ciel pur de ses yeux et parut rassurée.

— Pardonnez-moi, reprit-elle, j'ai cru...

Elle n'acheva pas sa pensée, mais il comprit qu'elle avait dans son malaise été effrayée par sa subite intervention. Cherchant à la rassurer tout à fait, il lui sourit et s'informa de son état ; il ajouta qu'il l'avait vue tomber et avait craint le pire.

— Vous avez fait fuir les oiseaux, se plaignit-elle. Puis, aussitôt : Mais suis-je méchante ! Vous venez à mon aide et je ne trouve qu'à vous faire des reproches. Excusez-moi encore. C'est très aimable à vous de vous être inquiété pour moi ; mais rassurez-vous, je me sens tout à fait bien maintenant. Petits, petits...

Elle jeta quelques graines dans l'allée, s'appliquant à ignorer la présence de Gervais. Il pensa qu'ainsi sont souvent les vieillards, dont la fierté s'habitue mal aux séquelles de l'âge et de la maladie et qu'humilie ce qu'ils croient être de la pitié à leur endroit. Pourtant, sincèrement inquiet pour elle, il ne pouvait se résoudre à la laisser seule.

— Je ne voulais pas vous offenser, dit-il avec douceur.

Elle le regarda, surprise, et curieuse tout à coup.

— Je ne tiens pas à vous ennuyer, reprit-il, j'ai cru...

Comme elle-même tout à l'heure, il ne termina pas sa phrase.

— Ce n'est pas facile de vieillir, soupira-t-elle. Que voulez-vous, c'est ainsi. D'ailleurs il ne faut pas vous en faire pour moi, j'ai l'habitude de ces attaques. Cela passe rapidement et ce n'est pas du tout douloureux. Mon médecin m'a garanti que je ne courais aucun risque sérieux. C'est surtout très gênant, vous voyez. Je commets toujours la sottise de sortir sans mes pilules.

Elle semblait bien plus malheureuse de son étourderie que de l'état de sa santé.

— Suis-je très décoiffée ? s'inquiéta-t-elle.

Il la rassura d'un compliment sincère sur son élégance, ce qui eut pour effet de la rasséréner ; ses joues reprirent de la couleur — elle consentit même à sourire à Gervais.

— Je suis une vieille folle imprudente, affirma-t-elle énergiquement.

Gervais profita de la perche qu'elle venait de lui tendre :

— Ne croyez surtout pas que je veuille vous offenser, mais je me disais justement qu'il pourrait être dangereux pour vous... je ne sais pas... un vertige comme celui de tout à l'heure en traversant la rue, par exemple...

Elle écarta d'abord cette possibilité d'un geste désinvolte de la main, puis les paroles de Gervais l'atteignirent et elle parut réfléchir.

— Je n'y avais jamais pensé, admit-elle, un peu piteuse. Si seulement j'avais mes pilules, cela ne risquerait certainement

— Où habitez-vous ? demanda-t-il.

Elle sembla alors retrouver sa méfiance des premiers instants.

— Je veux dire... balbutia Gervais. Il serait plus prudent que vous ne rentriez pas seule. Si vous le désirez, je peux vous raccompagner jusqu'à votre porte. Ou alors demander à un taxi de passer vous prendre, si vous préférez.

— Je n'ai pas peur de vous, dit-elle enfin. Vous êtes aimable et bien élevé, c'est rare de nos jours. Oui, très rare de voir un inconnu s'inquiéter de vous de façon désintéressée. Je vous suis sincèrement reconnaissante de tout le souci que vous vous faites pour moi. Et je crois que vous avez raison, il serait plus prudent pour moi de ne pas rentrer seule, ces crises ont tendance à se répéter à quelques reprises dans un court laps de temps.

Elle se leva.

— Ma voiture est stationnée sur l'esplanade, à deux pas... commença Gervais.

— Oh ! non, il fait si beau, marchons, plutôt. D'ailleurs j'habite tout près d'ici.

Toute pimpante et guillerette, elle s'accrocha gaiement au bras de Gervais et entreprit de le guider vers son domicile. Plus rien ne subsistait de son attitude défiante et renfrognée des premiers instants, et c'était une autre femme, plus proche de celle qu'elle avait dû être dans sa jeunesse, qui déambulait maintenant à ses côtés dans l'ombre fraîche des grands arbres. Gervais se sentait ému par cette transformation, d'autant plus, d'ailleurs, qu'il se félicitait intérieurement d'être l'instigateur de ce petit miracle. Il songeait que tous ces lieux communs à propos des ressemblances entre les enfants et les vieillards ne manquaient pas d'une certaine justesse en fin de compte, les uns comme les autres se montrant volontiers entiers dans leurs antipathies comme dans leurs affections, un rien suffisant cependant très souvent à les faire passer sans transition d'un de ces états d'esprit à l'autre.

La vieille dame babillait joyeusement, lui révélant de menus détails de sa vie quotidienne, expliquant dans un 19

soupir combien il était parfois difficile et désolant de se trouver tout à fait seule maintenant que tous ceux qu'elle avait connus avaient quitté ce monde, lui demandant, avec une malicieuse coquetterie, quel âge il croyait qu'elle avait, annonçant sans lui laisser le temps de répondre ni même d'y réfléchir qu'elle avait fêté ses quatre-vingt-quatre ans bien sonnés à la fin du mois de mai, le mettant au défi de trouver qu'elle n'en paraissait pas dix de moins au minimum, exécutant quelques pas de danse pour bien lui prouver qu'elle tenait toujours la forme malgré l'insidieuse action du temps, étouffant tout de suite après un petit rire gêné d'enfant prise en flagrant délit d'excès de joie.

Avec beaucoup plus de force que ne l'aurait pu le spectacle d'une extrême misère ou d'une irréversible déchéance physique, ces fébriles manifestations de bonheur bouleversaient Gervais, car elles lui apprenaient l'immensité de l'habituelle solitude de sa compagne. Cherchant à dissimuler le trouble qui l'envahissait, il se mit à parler de l'exposition impressionniste qu'il venait tout juste de voir au moment de faire sa rencontre, de l'art sublime de Monet et de Renoir, de la beauté de la lumière — et elle, docilement, s'appliquait à observer certains détails du parc qu'il lui désignait et dont il expliquait la parenté avec l'œuvre des grands maîtres français.

— Gauguin, Van Gogh, c'était presque mon temps, soupira-t-elle. Comment vous appelez-vous ?

Il s'empressa de se présenter, confus d'avoir omis de le faire plus tôt.

— Moi, dit-elle, énigmatique, un peu pompeuse, c'est... Olivia. Puis, enchaînant aussitôt, sur un ton discrètement canaille cette fois : Quant à mon nom de famille, je préfère le taire car il est très laid, vulgaire et sans le moindre charme. Tandis qu'Olivia... Ne trouvez-vous pas que c'est un prénom vraiment magnifique, aussi élégant que rare ?

Il acquiesça, amusé, et reconnut en outre qu'Olivia lui allait à ravir.

— Quand je pense à moi, poursuivait-elle, je ne me vois jamais que comme Olivia tout court. Je préfère cela. Pourquoi

s'encombrer de ce qui ne nous convient pas ? Mais nous voici rendus, annonça-t-elle devant une petite maison de la Grande-Allée légèrement en retrait derrière des buissons mal entretenus, que Gervais avait maintes fois aperçue sans jamais la remarquer vraiment.

— Eh bien, je suis heureux d'avoir fait votre connaissance, Olivia, dit-il, estimant que dès lors sa présence n'avait plus de raison d'être et peu désireux de nouer plus à fond une relation dont il craignait qu'elle pût devenir accaparante.

— Oh ! s'exclama-t-elle, déçue, ne me laisserez-vous pas au moins vous remercier de votre gentillesse en vous offrant une tasse de thé ?

— C'est que... j'ai laissé mon auto là-bas, voyez-vous, et j'ai bien peur que la durée permise de stationnement ne soit bientôt dépassée. Je ne voudrais pas avoir à payer bêtement une contravention.

— Je comprends, sourit-elle, cherchant à camoufler son dépit.

Ils restèrent un moment côte à côte sur le perron, dans un silence embarrassé. Gervais se sentait un peu gêné du demi-mensonge qu'il avait fabriqué pour pouvoir s'éclipser, mais plus encore il éprouvait une hâte irrésistible de s'éloigner de cette maison et de sa trop émouvante propriétaire. Pourtant : il ne trouvait pas le courage de s'en aller. Finalement, ce fut Olivia qui fit le geste de séparation : elle le remercia une dernière fois, lui serra la main et lui adressa ses adieux, après quoi elle fouilla dans son sac à la recherche de sa clé.

Gervais partit à grandes enjambées, soulagé quoique titillé par un vague remords. Avant de retraverser la Grande-Allée, toutefois, il jeta un dernier coup d'œil vers la maison d'Olivia... et découvrit, consterné, qu'elle avait eu une nouvelle attaque et qu'elle s'était effondrée contre la porte. Il rebroussa chemin en courant, maudissant intérieurement la faiblesse et l'égoïsme qui l'avaient poussé à abandonner la vieille dame avant de s'assurer que désormais tout irait bien pour elle — ne lui avait-elle pas dit que ces crises se produisaient souvent en série !

— Madame Olivia, l'appela-t-il en se penchant sur elle.

Cette fois, elle avait perdu complètement conscience. Elle n'avait eu le temps que de déverrouiller la porte avant de s'écrouler. Il remit le trousseau de clés dans son sac puis la prit dans ses bras et la transporta à l'intérieur.

Dans la maison obscure, il cherchait, presque à tâtons, un endroit convenable où la déposer, quand elle rouvrit les yeux.

— Que m'est-il arrivé ? balbutia-t-elle.

— Où se trouve votre chambre ?

— Non, non, pas ma chambre, le salon plutôt... Cette porte, juste devant vous.

Il l'installa sur un canapé, aussi confortablement que possible, disposant des coussins sous son dos et sa tête.

— Où gardez-vous vos pilules ?

— Dans la pharmacie de la salle de bains, à l'étage, articula-t-elle péniblement. Le petit flacon rose.

Quand il eut trouvé ce qu'il cherchait, il courut à la cuisine remplir un verre d'eau et revint précipitamment au salon. Il y trouva Olivia assise, apparemment déjà remise de son malaise.

— Je suis désolée, dit-elle, mais je vous avais prévenu, mes crises sont sans danger pour moi et de très courte durée. Je me sens si honteuse de vous causer tous ces désagréments.

— Ce n'est rien, ne vous en faites pas pour moi. Pensez plutôt à vous, ajouta-t-il en lui tendant pilule et verre d'eau, cela vous évitera une autre syncope.

Elle accepta le médicament, but quelques gorgées, puis se renversa contre le dossier du canapé et ferma les yeux.

« Elle est plus secouée qu'elle ne veut l'admettre », pensa Gervais. Elle restait là, abandonnée, comme s'il était depuis longtemps un familier de la maison ; touché par cette marque de confiance, il cessa brusquement de se sentir pressé de partir et s'installa dans un fauteuil.

Pendant qu'il laissait ainsi Olivia reposer, il put enfin détailler les impressions qui l'avaient assailli lorsqu'il avait franchi le seuil de cette demeure : une prenante odeur de renfermé qu'atténuait un discret parfum de violette ; des meubles

anciens, riches et de bon goût, en parfait état ; nulle part il ne pouvait déceler le moindre grain de poussière ; aux murs, d'innombrables cadres — photos, portraits, paysages ; partout, des bibelots délicats ; et, en raison des volets clos, une atmosphère à la fois sombre et intime, comme hors du temps et de l'espace. Il se demandait si toutes les pièces de la maison étaient entretenues avec le même soin et si Olivia accomplissait seule cette tâche, quand la voix de celle-ci le tira de ses réflexions.

— Me refuserez-vous encore le plaisir de vous offrir une tasse de thé ? demanda-t-elle sur un ton presque suppliant. Vous n'avez plus à craindre d'émotions à cause de ma santé, maintenant, mon médicament est très efficace.

Bien sûr que non, il n'était plus question qu'il se sauve, tant pis pour la contravention qu'il recevrait peut-être.

— Si jamais cela se produit, je vous en rembourserai le prix. Si, si, j'y tiens !

Ces paroles bouleversèrent Gervais, qui en déduisait qu'Olivia, dans sa solitude, se trouvait réduite à tout monnayer, y compris quelques minutes de présence humaine auprès d'elle. Le voyant troublé, elle le gronda gentiment :

— Si, si, c'est très bien ainsi, vous n'avez pas à subir de tort à cause de moi. Lait ? Sucre ?

— Comme vous, se contenta de répondre Gervais, qui n'aimait pas le thé.

Elle trottina vers la cuisine et il demeura seul. Il s'abandonna entre les bras du fauteuil et savoura la merveilleuse fraîcheur qui régnait dans le salon. « Voilà pourquoi elle garde les volets clos, pensa-t-il, pour empêcher que la chaleur du jour ne transforme sa maison en fourneau. »

Il se sentait bien dans ce cadre d'une autre époque, et mille songeries traversaient son esprit. Il pouvait entendre Olivia s'affairer dans la cuisine, à l'autre bout de la maison, et il pensait malgré lui qu'il y avait longtemps qu'on ne s'était pas occupé de lui avec autant de gentillesse. « Je reviendrai la visiter », se promit-il, surpris lui-même d'une telle volte-face.

Elle revint avec un plateau où fumaient deux fines tasses de porcelaine.

— Prenez la bleue, dit-elle, la rose est la mienne depuis tellement longtemps. J'y suis très attachée, car c'était celle de ma mère.

Elle posa le plateau sur un guéridon et s'assit, toute droite, en face de lui.

— Vous ne buvez pas, s'alarma-t-elle ?

Il allégua que le liquide semblait bouillant plutôt que d'avouer sa répugnance pour le thé.

— Oh ! non, j'y ai versé un nuage de lait glacé, rassurez-vous. Et puis, de toute façon, il ne faut pas attendre qu'il tiédisse : c'est un thé très rare, aromatisé aux amandes amères, ce qui en renforce les tanins ; il perd une bonne partie de sa saveur quand il n'est pas bu à la température désirée.

Donnant l'exemple, elle avala quelques brèves gorgées gourmandes. Il l'imita, surpris, malgré l'étrange goût du breuvage, de ne pas le trouver mauvais du tout.

— N'avais-je pas raison ? triompha-t-elle, une étincelle malicieuse dans le regard.

Elle se lança dans de subtiles explications sur la saveur et la préparation du thé, déplorant que cette science aristocratique fasse si cruellement défaut aux gens trop pressés de cette abominable fin de siècle.

Quand ils eurent vidé leurs tasses, elle lui demanda à brûle-pourpoint :

— Vous aimez les musées, n'est-ce pas ?

Il expliqua qu'il n'en était pas particulièrement friand mais qu'il s'y rendait à l'occasion, quand une exposition l'intéressait plus spécialement.

— Que diriez-vous de visiter le mien ?

Gervais n'était pas certain d'avoir bien entendu la question et demeurait interdit. Olivia sourit devant son embarras.

— Je comprends votre surprise, assura-t-elle, et ma proposition mérite des explications que d'ailleurs je vous fournirai avec plaisir. Mais le fait est que j'ai accumulé d'étonnantes collections et que je serais ravie de vous les faire voir.

Les trouverez-vous spécialement intéressantes ? Je ne prétends pas soutenir la compétition avec Renoir et Gauguin, évidemment, pourtant je crois que vous n'oublierez pas ce que vous allez voir. Venez, montons, cela se passe à l'étage.

Elle était déjà debout et se dirigeait vers l'escalier. Il lui emboîta le pas, intrigué et curieux (qu'allait-elle lui montrer ?) en même temps que saisi par une vague appréhension (les muscles de son ventre se nouaient, un peu comme quand on pénètre dans le bureau d'un médecin pour un examen dont on craint les résultats).

Elle s'arrêta devant une massive porte de bois verni, qu'elle déverrouilla grâce à une clé qu'elle portait à son cou, accrochée à une fine chaîne d'or.

— Je garde toujours cette chambre fermée à clé, expliquait-elle, c'est plus prudent : elle contient une foule d'objets rares et précieux, et même dangereux dans quelques cas.

Elle ouvrit la porte, actionna le commutateur et fit passer Gervais devant elle. Il découvrit avec stupéfaction une chambre de dimensions moyennes, encombrée — quoique selon un ordre évident — d'un incroyable bric-à-brac.

Au milieu de la pièce trônait un vaste canapé-lit recouvert de cuir pourpre ; sur des tables, des guéridons, des étagères, s'entassaient bibelots et souvenirs divers ; dans une vitrine, une invraisemblable collection de briquets, de pipes, de fume-cigares et d'étuis à cigarettes ; dans une autre, un revolver, des pistolets anciens, des poignards, un authentique sabre de la cavalerie américaine. Elle ouvrit des tiroirs débordants d'écharpes de soie, de gants de cuir, de mouchoirs de poche à initiales ; dans le placard s'alignaient képis, chapeaux et casquettes.

Le plus ahurissant demeurait cependant les murs : intégralement recouverts de photographies en noir et blanc dans des cadres de toutes formes et de toutes dimensions, c'était à peine si, dans les encoignures, on pouvait encore apercevoir, ou plutôt deviner, la couleur du papier peint. Abasourdi, Gervais ne trouvait que dire et n'osait faire un seul pas dans ce capharnaüm.

— Mes souvenirs, déclara Olivia ivre de fierté, comme si ces mots suffisaient à expliquer cet amoncellement d'objets hétéroclites.

Gervais fut soudain frappé par le fait que l'étrange « musée » d'Olivia ne semblait renfermer que des objets typiquement masculins, et d'ailleurs les portraits... des hommes, uniquement des visages, des corps d'hommes, presque tous assez jeunes et beaux, des grands, des petits, des élégants, des moustachus, des à chapeau, un chauve à monocle... que des hommes...

— Mes amants, présenta-t-elle, accompagnant sa déclaration d'un ample geste de la main qui embrassait toute la pièce.

Gervais la regardait, incrédule.

— Mais si, mon petit, mais si : vous avez devant vous, en chair et en os, l'une des plus grandes et plus célèbres croqueuses d'hommes des Années folles. Tous ces hommes dont vous voyez les portraits sur ces murs ont passé dans mes bras certains des moments les plus inoubliables de leur existence. Certains se sont battus pour moi — celui-ci, tenez —, deux se sont suicidés, et tous rêvaient de moi, parlaient de moi, me couvraient d'attentions et de bijoux, accomplissaient des prouesses pour moi, trompaient épouse ou maîtresse — tous fous de désir pour moi. Cela vous choque ? Il ne faut pas, mon jeune ami, c'est ridicule — admirez plutôt.

« Il y en a eu cent trois en tout, cent trois bien comptés. J'étais très belle... tellement belle, si vous saviez... Civils ou militaires, hommes politiques ou artistes, grands financiers ou fils de famille, ils me voulaient tous — quand ils me connaissaient, ne voulaient plus que moi. Tous ces objets, ils me les ont donnés en souvenir d'eux, ou je les leur ai pris, et moi, je n'en ai égaré aucun, aucun, par fidélité à chacun d'eux, oui, par fidélité...

« Mais approchez, n'ayez pas peur. Tenez, ce revolver, par exemple, c'est celui qui a servi au jeune Fournier à se suicider ; je refusais de devenir sa maîtresse car il était trop jeune

26 — dix-sept ans, pensez donc ! — et, de désespoir, il s'est brûlé

la cervelle. Son geste m'a émue, alors j'ai fait jouer mes relations et obtenu du shérif du district de Québec qu'il fasse disparaître cette pièce à conviction à mon profit, après l'enquête; pour le récompenser, j'ai consenti à être à lui pour une nuit — c'était un homme sans charme mais je lui devais bien cela... Il est mort peu après, le pauvre; c'est lui, ce grand homme sévère sur cette toute petite photo.

« Là, tout juste à côté, c'est le capitaine Marchand, un de nos plus valeureux aviateurs. J'étais folle de lui. Il était un homme fascinant. Il aurait pu précéder Lindbergh au-dessus de l'Atlantique s'il l'avait voulu, d'ailleurs je crois qu'il en avait fait le projet. Hélas ! l'alcool et l'opium l'ont brisé et il est mort dans des souffrances épouvantables... Mais qu'avez-vous, mon jeune ami ?

— Je ne sais pas, bégaya Gervais, je... je ne me sens pas bien... pas bien du tout...

— L'atmosphère de ce lieu, sans doute. C'est très renfermé ici, cela manque d'air, il faut avoir l'habitude.

— Oui, sans doute... Redescendons.

Gervais se sentait étourdi, et une oppression de plus en plus violente rendait sa respiration difficile. Olivia prit une mine navrée.

— Soyez gentil, quelques minutes encore seulement. Ne remarquez-vous rien ?

Il sembla à Gervais que le simple fait de porter son regard dans la direction qu'elle lui indiquait lui coûtait un effort monstrueux. Pendant quelques secondes, sa vue se brouilla.

— Vraiment, vous ne voyez pas ? Viens, je vais te montrer.

Elle l'empoigna et le poussa devant elle avec une force et une fermeté qu'il n'aurait jamais soupçonnées dans son corps d'octogénaire. Mais peut-être cette impression venait-elle de ce qu'il se sentait faible, si faible...

— J'ai eu cent trois amants, t'ai-je dit (elle criait presque, et sa voix prenait des accents de crécelle), cent trois amants, et il y a ici cent quatre portraits ! Qui vois-tu sur celui-ci ?

Gervais écarquilla les yeux pour pouvoir apercevoir, dans un délicat cadre ovale, un radieux visage de jeune femme aux cheveux blonds et aux yeux clairs.

— Je suis vraiment trop mal...

— Ça va passer, tu verras, ça ne durera pas. Réponds : qui vois-tu sur cette photographie ?

Il rassembla suffisamment d'énergie pour murmurer « Vous », et, alors, un sinistre ricanement éclata dans ses oreilles. Il se sentit de nouveau promené à travers la pièce et entendit un fracas d'objets renversés.

— Fais attention, petit crétin !

Elle l'aida sans ménagement à s'allonger sur le canapé-lit.

— Que m'avez-vous fait ? Pourquoi... m'avez-vous drogué ?

— Je ne t'ai pas drogué, répliqua-t-elle en insistant durement sur les deux derniers mots. Ouvre les yeux, regarde-moi !

Il fit ce qu'elle lui ordonnait et, complètement épouvanté, il la vit qui retirait son chemisier.

— Pour qui me prends-tu, espèce de petit idiot ? La femme du portrait (elle continuait de se dévêtir), c'est Olivia, oui : Olivia De Havilland ! Ils disaient tous que je lui ressemblais, mais j'étais beaucoup plus jolie qu'elle en réalité. Je lui ai pris son nom car elle ne le méritait pas. Et j'ai volé les amants de ma mère, j'ai brûlé tous leurs sales portraits et je les ai remplacés par ceux de mon choix. Mais je suis vierge, moi, petit Gervais petit, jamais un homme n'a souillé ce corps si fin, si délicat. Et je ne suis pas si vieille que tu le crois : je n'ai que soixante-sept ans, moi, c'est ma mère qui en aurait quatre-vingt-quatre si la syphilis ne l'avait pas tuée comme elle le méritait. Regarde !

Malgré l'atroce brûlure qui lui consumait les entrailles, Gervais fit le suprême effort d'obéir à cet ordre. Elle se dandinait devant lui, nue, grotesque, hideuse, exhibant ses seins flasques qui ballottaient sur les côtes saillantes de sa cage thoracique, la peau terne et ridée de son ventre et de ses cuisses,

ses coudes et ses genoux cagneux. Elle se déhanchait de la façon la plus obscène, fouillant sa vulve de ses doigts fébriles.

— Regarde, petite ordure lubrique, remplis-toi bien les yeux ! Dépêche-toi car tu n'en as plus pour longtemps. Personne, non, personne jamais n'a goûté ce fruit délectable, et de ceux qui l'ont vu, aucun n'est allé s'en vanter.

Elle écartait grossièrement les jambes, appuyée contre une table, et riait, riait, triturant son sexe de ses mains devenues démentes.

Gervais tenta de se relever, de s'enfuir, mais son corps ne répondait plus.

— Regarde donc ! puisque c'est pour ça que tu es venu. Crois-tu que je n'ai pas aperçu ton petit manège tout à l'heure, dans le parc ? Crois-tu que je ne me suis pas rendu compte que tu t'es arrêté pour me reluquer ? Sale petit voyeur ! Tu penchais la tête pour mieux voir, pour deviner mes formes sous mes vêtements. Crois-tu que j'ai marché un seul instant dans tes explications tordues de peintres impressionnistes ? Pauvre minable ! C'est moi qui t'ai eu, charogne, je t'ai bien attrapé.

Il aurait voulu crier, la traiter de folle, hurler sa rage et son affliction, mais aucun muscle de son corps ne pouvait désormais obéir à sa volonté.

« Ne pas fermer les yeux, ne pas fermer les yeux... » Il concentra tout ce qu'il lui restait d'énergie sur cette pensée, s'y accrochant désespérément — retrouvant même, l'espace de quelques secondes, une vision assez claire pour reconnaître, dans l'un des portraits, John F. Kennedy, dans un autre, Errol Flynn... Gérard Philippe... — « ne pas se fier aux apparences, jamais... ne pas fermer les yeux, jamais... jamais... ne pas... »

* * *

Suant et satisfait, Philippe Beauchesne retournait à sa voiture après son jogging quotidien sur l'esplanade, quand il vit tout à coup la vieille dame aux oiseaux porter la main à son cœur et s'affaler sur le banc. Il se porta aussitôt à son secours. 29